Document généré le 23 sept. 2024 14:27

Québec français

Le territoire de la chanson québécoise

Gilles Perron

Numéro 154, été 2009

La francophonie dans les Amériques

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1813ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Perron, G. (2009). Le territoire de la chanson québécoise. *Québec français*, (154), 54–56.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les Cowboys fringants

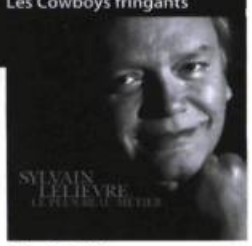
Le territoire de la chanson québécoise

par Gilles Perron*

Si on en croit le titre d'un livre de Pascal Normand, la chanson québécoise serait le miroir du peuple[1]. D'autres abondent en ce sens : la chanson étant un genre littéraire et populaire, inscrivant ses mots et ses airs dans la mémoire, et ainsi dans la durée, elle peut sans doute, mieux que d'autres formes d'expression artistique, jouer ce rôle de reflet d'une collectivité. Certaines chansons qui s'écrivent et se chantent au Québec, issues de l'air du temps, finissent par le transcender pour devenir des classiques, qui se chantent hors du temps, mais toujours dans l'espace. La chanson sait raconter le Québec, nommer les Québécois, et dire ce que les uns sont aux autres.

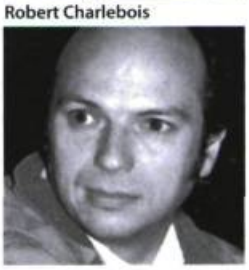
Félix Leclerc

Claude Gauthier



Sylvain Lelièvre

Robert Charlebois



Michel Rivard

Dédé Fortin (les Colocs)

Les origines : de France, d'Amérique ou d'ailleurs

Dans la vie comme dans le monde, on ne dispose que d'une étoile fixe, c'est le point d'origine, seul repère du voyageur. On est parti avec des buts imprécis, vers une destination aléatoire et changeante que le voyage lui-même se chargera d'arrêter. Ainsi l'on va, encore chanceux de savoir d'où l'on vient (Jacques Ferron, *L'amélanchier*).

Pour Georges Dor, il faut savoir d'où l'on vient pour comprendre qui on est. Dans « Les ancêtres », les noms d'autrefois sont aussi ceux d'aujourd'hui : « Je parle d'eux sans les nommer ° Car vous portez un peu leurs noms ». Et ces noms, si on en croit Félix Leclerc, sont de France, mais aussi d'ailleurs. « L'ancêtre » de Leclerc « s'appelait Léo ° Et peut-être Émilien ° Un peu de sang latin ° Pourtant des cheveux blonds ». Il s'appelait aussi « McDonald ou Arnold ° Ou peut-être Charlemagne » et il avait peut-être vécu « À Rome ou à Dieppe ° Il y a deux ou trois siècles ». Le Québécois de Leclerc n'est donc pas le pure laine qu'on imagine ; il est métissé, mais toujours, il parle français, dans un territoire vaste et enneigé. C'est la langue et la manière

d'habiter le territoire qui font l'homme. Avant lui, au milieu des années soixante, Gilles Vigneault ne disait pas autre chose dans cette belle invitation qu'est « Mon pays » : « La chambre d'amis sera telle ° Qu'on viendra des autres saisons ° Pour se bâtir à côté d'elle ». Le narrateur de Vigneault est proche de celui de Leclerc, inscrivant son identité particulière et célébrée dans la grande fraternité humaine : « Je mets mon temps et mon espace ° À préparer le feu la place ° Pour les humains de l'horizon ° Car les humains sont de ma race ». Leclerc n'en avait pas moins constaté, dès les années 1950, le risque de confusion qui guettait celui qui aurait tendance à regarder par-dessus son épaule pour savoir qui il est. Reconnaître un passé bigarré, des origines variées, ne veut pas dire emprunter son présent aux autres. Dans « Le Québecquois », son personnage tente de séduire la belle en chantant les steppes russes ou le blues américain, oubliant que l'ouverture aux autres, ce n'est pas devenir quelqu'un d'autre. Cette crainte de devenir l'Autre au détriment de sa propre identité s'exprime aussi chez Robert Charlebois et Pierre Calvé : « Vivre en ce pays ° C'est comme vivre aux États-Unis ° Les mêmes danses les mêmes chansons ° Le même confort et quand tu es mort ° Y a des tas de gens ° Qui te jouent à l'argent » (« Vivre en ce pays »). Malgré et avec les mêmes réserves, des artistes plus contemporains continuent de se poser les mêmes questions que leurs précurseurs, et dans leurs mots, ils sont clairement les héritiers de Leclerc et Vigneault. Quand Paul Piché, prenant l'initiative de regrouper en 1995 les artistes pour l'indépendance, exprime son pays rêvé, c'est bien celui de Vigneault qu'on reconnaît : « On ne veut pas s'isoler ° Ni rien qui nous renferme ° Que notre volonté soit citoyenne ° Soumise à la seule race humaine ° Voilà c'que nous voulons ° Sur ce coin de la terre » (« Voilà c'que nous voulons »). Et en juin 2001, Daniel Boucher, écrivant une chanson à l'occasion de la Saint-Jean, s'inscrit dans la même séquence : « C't'à mon tour d'ouvrir ° À du beau monde de partout ° Les vouleurs de rire ° Sont bienvenus chez nous » (« Chez nous »).

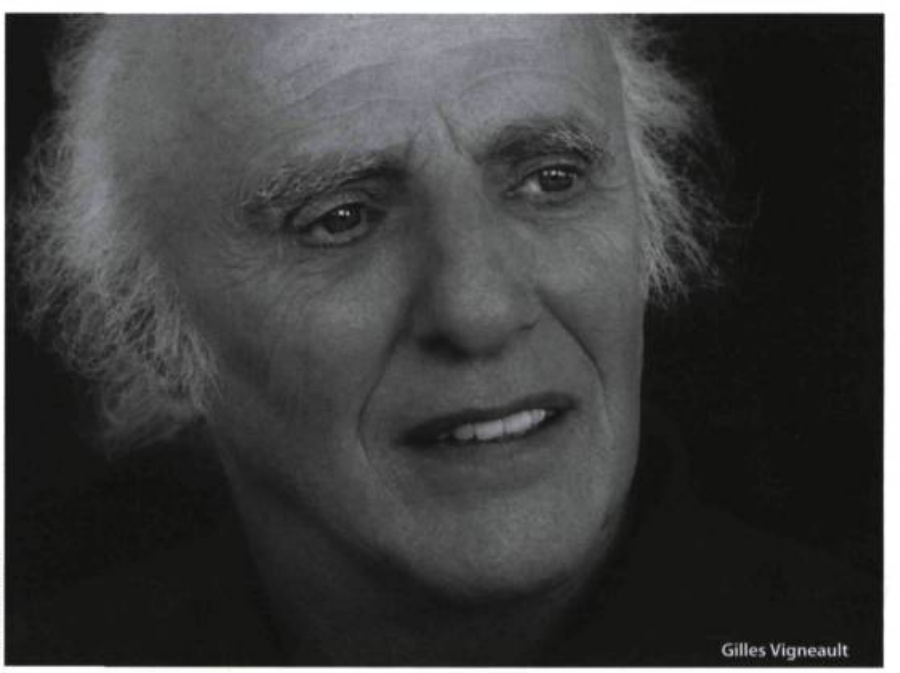
La langue : vivante et survivante

Les gens de mon pays
Ce sont gens de parole
Et gens de causerie
Qui parlent pour s'entendre
Et parlent pour parler
Il faut les écouter

Gilles Vigneault, *Les gens de mon pays*

Ce qui constitue le vecteur principal de l'identité québécoise, autour duquel se greffent tout ce qui en fait la culture, c'est l'usage d'une langue commune : le français. Cette langue, que le Québec a en partage avec la France, est aussi celle de tous les francophones d'Europe, d'Amérique, d'Afrique ou même parfois d'Asie, mais elle s'exprime en chaque lieu dans ses propres couleurs. Le Français Yves Duteil, écrivant un hymne à la langue française, rappelle l'étonnante survivance de cette langue en terre d'Amérique : « C'est une langue belle à l'autre bout du monde ° Une bulle de France au nord d'un continent ° Sertie dans un étau mais pourtant si féconde ° Enfermée dans les glaces au sommet d'un volcan » (« La langue de chez nous »). Grand admirateur de Félix Leclerc, Duteil voit cette bulle émerger de l'île d'Orléans qui, comme dans « Le tour de l'île », se transforme en microcosme du Québec. Leclerc, dans les années 1970, s'éveillait à la menace de l'anglicisation et craignait que la culture et la langue du pays de Jerry Lewis ne vienne s'imposer jusque sur son île, malgré la mentalité d'insulaire qui jusque-là avait protégé les habitants : « On veut la mettre en mini-jupe ° And speak english ° Faire ça à elle ° L'île d'Orléans ° Not' fleur de lyse ».

À la suite de Duteil, Michel Rivard proposera son plaidoyer pour la pérennité du français : « C'est une langue de France aux accents d'Amérique ° Elle déjoue le silence à grands coups de musique ° C'est la langue de mon cœur et le cœur de ma vie ° Que jamais elle ne meure, que jamais on ne l'oublie ». Rivard, par son titre (« Le cœur de ma vie »), place d'emblée la langue au centre de l'identité et en fait le fondement de l'être-ici. La « bulle de France » de Duteil s'élargit et se colle à la réalité québécoise, que les origines françaises, qui marquent profondément l'identité du Québécois, ne suffisent plus à définir. Pour Rivard donc, mais aussi pour Charlebois (« Vivre en ce pays ° C'est comme vivre aux États-Unis ») ou Claude Gauthier (« Je suis d'Amérique et de France » – « Le plus beau voyage »), ce qui définit le Québécois est son double héritage : ses origines françaises et son voisinage américain. Cette appartenance à l'Amérique, revendiquée et assumée pleinement, apporte en même temps son lot d'inquiétudes. Les Cowboys fringants doutent de la qualité de cette langue : « Je suis un Québécois de souche ° Ma loi 101 faut pas qu'tu y touches ° C'est pas que j'sais pas ben parler ° Mais chu un colon anglicisé » (« Québécois de



© Marie-Claude Fétreault

Gilles Vigneault

souche »). Les Cowboys (aussi fringants soient-ils, par leur nom, ils sont eux-mêmes symptomatiques de cet attrait pour une culture empruntée à un ailleurs dans cet espace nord-américain), expriment bien dans ce refrain le rapport parfois ambivalent du Québécois à sa langue : il faut la protéger (loi 101), mais faut-il, ce faisant, sacrifier à sa qualité ? Dans une autre chanson, ils n'hésiteront pas à conclure, devant l'état de ce Québec qu'ils aiment tant : « Si c'est ça l'Québec moderne ° Ben moi j'mets mon drapeau en berne » (« En berne »). Avant eux, Sylvain Lelièvre s'était déjà désolé, bien avant que Céline Dion ne devienne une vedette planétaire et un produit américain typique, de la grande force d'attraction des sirènes de l'anglais : « Mon seul pays maintenant, c'est la musique ° Pis la musique, c'est les États-Unis ° Viens faire un tour, avant d'être folklorique » (« Lettre de Toronto »).

Le territoire : le parcourir et le nommer

Je suis le fils de la neige, je suis le fils de l'Amérique, je suis l'enfant qui rêvait de devenir Huron, je suis le fils de Didace Beauchemin, je suis le fils de Nelligan, je suis l'héritier de l'Amérique, je suis l'héritier américain du français.
(Gilles Pellerin, *La mèche courte*)

Être d'un pays, c'est habiter sa langue, sa culture, son territoire. Si le colon français a apporté avec lui des chansons des diverses régions de la France, il ne va pas tarder à les adapter à la réalité géographique de la Nouvelle-France (par exemple « Sur la route de Louviers » devenant « Sur la route de Berthier »). Les premières chansons françaises à s'écrire au Québec ont été le fait de voyageurs, qui découvraient le pays en canot ou à pied ; ces chansons décrivaient les lieux ou racontaient les événements. Toute identité a besoin d'un territoire pour exister, pour se confirmer, puis pour subsister. Le Québec a d'abord été la Nouvelle-France, dont le nom courant, hérité du premier voyage de Jacques Cartier, aura longtemps été le Canada. Les Canadiens, ce sont d'abord ceux qui, depuis Champlain, sont nés ici de souche française. Jusqu'au milieu du XXe siècle, les Canadiens, ce seront les francophones d'un océan à l'autre du Canada contemporain (celui de 1867), de Vancouver à Gaspé. En cours de route, ils s'habitueront à se dire Canadiens français, pour se distinguer des Canadiens anglais. En 1844, on se définit encore sans adjectif quand Antoine Gérin-Lajoie publie la complainte « Un canadien errant », chanson sur l'exil des Patriotes de la Rébellion de 1837-1838, qui traversera l'océan et deviendra, avant l'heure des palmarès, le premier grand succès de l'histoire de la chanson québécoise : « Un Canadien errant ° Banni de ses foyers ° Parcourait en pleurant ° Des pays étrangers ». Ces exilés ne rêvent que d'un retour au pays, qui leur manquera leur vie durant. Ce pays sera même leur dernière vision à l'heure de la mort : « Non, mais en expirant ° Ô mon cher Canada ° Mon regard languissant ° Vers toi se portera ». L'identité est donc inséparable d'une géographie intime : pour être, il faut être de quelque part. On reverra fréquemment, au fil du temps, ce désir d'inscrire les lieux de l'identité au cœur des chansons.

© Rollins Laporte
Richard Desjardins

Le nom du pays à chanter change avec le temps. Le Canada de Gérin-Lajoie exclut les anglophones, puisqu'à cette époque les futurs Canadiens anglais sont encore, pour les Québécois comme pour eux-mêmes, des Anglais. L'identité canadienne-anglaise est en train de naître et n'en est qu'à ses premiers balbutiements. Le « Canadien errant » parle donc français, sans qu'il soit besoin de le préciser. Au fil du temps, la référence au Canada disparaît, suivant en cela les mouvements d'affirmation nationale qui ont cours au Québec. Durant la première moitié du XXe siècle, les Québécois seront de plus en plus des Canadiens français, avant de devenir, à la faveur d'un nationalisme territorial grandissant, au milieu des années 1960, des Québécois. Cette évolution identitaire est bien marquée par le parcours de la chanson de Claude Gauthier, « Le grand six pieds », dont le refrain, en 1960, s'entend ainsi : « Je suis de nationalité canadienne-française ° Et ces billots j'les ai coupés ° À la sueur de mes deux pieds ° Dans la terre glaise ° Et voulez-vous pas m'emmerder ° Avec vos mesures à l'anglaise ». En 1965, le premier vers devient : « Je suis de nationalité québécoise-française ». À partir de 1970, il chante plutôt, simplement : « Je suis de nationalité québécoise[2] ».

Le pays a changé, en même temps que son nom. Pour mieux le connaître, on pourrait faire le tour du Québec à dos de chansons. On irait en Gaspésie avec Félix Leclerc (« La Gaspésie »), avec Plume Latraverse (« Gaspoésie ») ou avec Les Cowboys fringants (« L'agacepésie ») ; en Estrie avec Clémence DesRochers (« La chaloupe Verchères ») ; au Lac-Saint-Jean avec Les Colocs (« La traversée ») ; en Abitibi avec Raôul Duguay (« La bitt à Tibi ») ou avec Richard Desjardins (« Buck », « Et j'ai couché dans mon char ») ; à l'île d'Orléans avec Félix Leclerc (« Le tour de l'île ») ; sur la Côte nord avec Gilles Vigneault (« Natashquan »). On aura aussi l'embarras du choix pour la capitale ou la métropole : à Québec d'abord, avec Gilles Vigneault (« En remontant la rue Saint-Jean »), Robert Charlebois (« Si j'avais les ailes d'un ange ») ou Sylvain Lelièvre (« La basse-ville ») ; et à Montréal avec Beau Dommage (« Le blues d'la métropole »), Charlebois (« Je reviendrai à Montréal ») Jean-Pierre Ferland (« Rue Sanguinet »), Claude Dubois (« J'ai souvenir encore »), Tomas Jensen (« Montréal ») ou Ariane Moffatt (« Montréal »). Et c'est tout l'espace à occuper, du nord au sud et d'est en ouest, qui se trouve dans ce cri de Claude Gauthier : « Je suis l'énergie qui s'empile ° D'Ungava à Manicouagan ° Je suis Québec mort ou vivant » (« Le plus beau voyage ». □

* *Cégep Limoilou*

Notes

1 NORMAND, Pascal, *La chanson québécoise. Miroir d'un peuple*, Montréal, France Amérique, 1981, 281 p.

2 Aujourd'hui, c'est la version intermédiaire (« québécoise-française ») que Gauthier favorise dans ses spectacles.